

UNE FILLE ROMANESQUE.

C'était une excellente fille que Célestine Lardinet, pleine de cœur et d'esprit, très-laborieuse, sincèrement affectionnée à sa marraine, la vieille mère Guillemette, et, de plus, belle comme le jour, ce qui ne gâto rien, disent quelques-uns; pour moi, je trouve que souvent cela gâte tout. Mais ce n'est pas là présentement notre affaire.

Célestine avait perdu sa mère en naissant. Elle avait douze ans lorsque son père, qui était homme de police, fut tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant par un malfaiteur évadé du pénitencier et qu'il avait découvert caché au fond d'un bois. Le gouvernement fit une petite pension à Célestine. Et une grande tante de sa mère, la vieille Guillemette, qui était marraine de l'orpheline, la prit chez elle. Guillemette habitait une toute petite maison, entourée d'un tout petit jardin, dans un faubourg d'une ville assez grande. C'était la bonté même que Guillemette. Sachant sa petite nièce dans la peine, elle avait trouvé tout simple de s'en charger. Elle la traitait absolument comme si elle eût été sa fille; et, elle comptait bien en faire son héritière.

Les premiers jours, Guillemette ne vit chez Célestine que matière à admiration. La voix émue avec laquelle la jeune fille parlait de ses pauvres parents défunts, son empressement à prendre son ouvrage dès le fin matin, son air recueilli lorsqu'elle lisait, le soir, dans de beaux livres que Guillemette croyait être la vie des saints, — tout cela plaisait à la bonne vieille, qui avait le cœur tendre, qui, après Dieu, n'aimait rien tant que le travail, et qui tenait de son père M. Bonin, en son vivant huissier, une sorte de culte pour la science. Pourtant, le troisième ou quatrième jour, Guillemette trouva que les lamentations de Célestine ressemblaient à une leçon apprise par cœur. Elle se demanda si de la broderie et des ouvrages au crochet étaient la besogne qui conviendrait à une fille obligée de travailler pour vivre. Enfin, s'étant enquis quels étaient ces livres que Célestine lisait avec tant d'ardeur, et celle-ci ayant répondu que c'étaient de beaux romans, Guillemette, qui était fine, dissimula son effroi, et demanda tranquillement à sa nièce de lui en lire une page ou deux. Depuis quelques années déjà la vue de Guillemette ne lui permettait plus de lire autre chose que sa *journalière du chrétien* qu'elle savait presque tout par cœur.

Célestine ne se fit pas prier. Elle lut à sa tante l'histoire d'une jeune *piquouse de bottines*, que la nature avait douée de toutes les vertus.

Après une foule d'aventures, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, et par surcroît assez peu édifiantes, Hortense *l'irépié*, c'était le nom de la piquouse, épousait un grand seigneur et devenait seigneuresse.

Le lendemain, quand Célestine recommença, au déjeuner, ses ritournelles sentimentales sur son père et sa mère :

Mon enfant, lui dit sa marraine, je ne doute pas de ta tendresse pour tes parents; mais ceux qui ne te connaissent pas en douteront certainement s'ils entendaient toutes les phrases à effet que tu emploies pour peindre ton chagrin. La vraie douleur pleure davantage et parle moins. Si tu veux qu'on te croie il ne suffit pas d'être vraie, il faut encore être naturelle. Or,

tu es, au contraire, prétencieuse au possible; on dirait que tu récites un rôle.

Célestine se mordit la lèvre.

Ce fut bien autre chose quand sa tante lui dit :

— Chère enfant, j'ai encore plusieurs observations à t'adresser. Je regrette de penser qu'elles vont te faire de la peine. Mais il vaut mieux n'avoir point à y revenir, et vider mon sac d'un seul coup.

Désormais donc, tu laisseras de côté tous ces travaux de luxe, tapisseries, broderies, etc, ce sera ta récréation du jeudi, le reste de la semaine, tu ourleras et marqueras des torchons, tu feras nos chemises et nos robes; tu t'occuperas des poules et de la petite basse cour, toutes choses que je ne puis plus faire, à cause de mon âge; mais qui sont bien plutôt le lot d'une jeunesse comme toi, destinée à épouser un jour quelque honnête ouvrier.

À ce mot d'*ouvrier*, Célestine fit comme un geste de dégoût : elle pâlit extrêmement.

— Je sais bien, reprit Guillemette, que ce ne sont pas là tes projets. Mais il ne s'agit pas de ce que tu rêves, des sottises espérances qu'ont pu logger dans ta pauvre cervelle toutes ces tristes histoires dont tu t'es nourrie jusqu'à présent. Il s'agit de ce qui est probable, de ce qui est conforme aux dispositions ordinaires de la providence. La fille d'un homme de police, si elle se marie, doit épouser un ouvrier.

— Jamais ! ma tante, dit Célestine avec un geste dramatique. Tout le monde m'a toujours dit, chez mon père, qu'avec des yeux comme les miens, je pouvais prétendre à tout.

— Pauvre enfant ! reprit la vieille. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'à partir de ce soir je confisque les maudits romans.

— Que m'importe, ma tante, dit la petite Pétette. Je les ai tous dans ma tête. J'en ferais si je voulais... Tenez, voulez-vous que je vous raconte sur le champ comment une repasseuse du nom de Céline, fut recherchée en même temps par un lord anglais, un prince russe, un banquier espagnol et un capitaine français, et comment elle épousa de préférence celui-ci, qui est maintenant général ?

Tout cela désolait la pauvre Guillemette. Que faire pour ramener à la raison cette tête folle ?

Le soir, en faisant ses prières, Guillemette recommanda de toutes ses forces à Dieu, à la bonne Vierge, à tous les saints du paradis sa pauvre filleule.

Celle-ci, qui n'était pas méchante, se mit vaillamment au travail que lui avait imposé sa marraine. Elle se dit qu'après tout cette marraine, qui était si bonne, méritait bien que l'on fit quelque chose pour elle. Elle cessa aussi de lire des romans. Mais hélas ! elle ne put oublier ceux qu'elle avait lus, ni chasser de son imagination toutes les prétentions extravagantes qu'ils avaient amenées avec eux. Elle était toujours persuadée que ce serait un grand malheur pour elle d'épouser un homme qui aurait les mains sales, et qui passerait sa journée à de grossiers ouvrages.

Ce qu'il lui fallait, ce à quoi sa jolie figure lui donnait toute espèce de droits, c'était un beau Monsieur, bien vêtu, bien frisé, bien élégant, très-riche, et surtout ne faisant rien que d'adorer sa femme depuis le matin jusqu'au soir.

Elle ne parlait jamais de cela à sa tante. Mais celle-ci, quand Célestine eut dix-huit ans, lui ayant proposé successivement un serrurier, un ébéniste et un gargon